L'AVENTURE, UNE CATÉGORIE INTELLECTUELLE. DU MÉDECIN AVENTURIER AU MÉDECIN EXPÉRIMENTATEUR NOMADE

Jean-Michel RIETSCH (Institut de recherche en Langues et Littératures Européennes, ILLE, UR 4363, Université de Haute-Alsace, Mulhouse)

Rien ne permet de tracer avec certitude une cartographie des voyages effectués par le médecin et théologien suisse Paracelse (1493-1541). Ses jeunes années semblent quelque peu placées sous le signe de l'aventure : a-t-il servi comme médecin aux armées, poussé jusqu'à Venise, la Dalmatie, Rhodes[1] ? Quoi qu'il en soit, il sillonne l'Empire germanique durant les quelque vingt années de sa vie d'écriture et de soins aux plus démunis, de 1524/25 à sa mort. Il parcourt alors une majeure partie de l'espace culturel germanique, de l'Autriche à l'Allemagne actuelles, en passant par l'Alsace. Cela suffit pour faire de Paracelse un aventurier peu fréquentable, aux yeux du corps médical de l'époque tout au moins. Car, malgré une rude concurrence, les médecins sont progressivement parvenus à s'imposer par rapport aux groupes sociaux hétérogènes des thérapeutes[2] : chirurgiens, barbiers, sages-femmes, pharmaciens, étuvistes… Le médecin joue progressivement un rôle central dans la cité germanique et son statut important lui ouvre les portes des cercles intellectuels et des milieux fortunés. Par le truchement de mariages savamment organisés, le corps médical se constitue progressivement en dynasties puissantes[3].

Or, malgré cette assise sociale désormais bien établie, Paracelse accuse ses collègues de n'être que des aventuriers ! On trouve ce grief exprimé de manière explicite dans le *Serogolia*[4], ouvrage à la datation incertaine[5], qui sert de point de départ à notre réflexion. L'accusation de Paracelse sonne de manière paradoxale. De quel droit Paracelse traite-t-il ses collègues d'aventuriers alors qu'ils sont bien installés dans les murs de leur cité ? De quel droit surtout, leur adresse-t-il ce reproche alors que lui-même sillonne sans relâche les terres de l'Empire ?

---

[1] Udo Benzenhöfer, *Paracelsus*, Hamburg, Rowohlt Monographien, 1997, p. 31-34.

[2] Charles Webster, *Paracelsus: Medicine, Magic and Mission at the End of Time*, New Haven, London, Yale University Press, 2008., p. 6 ; Robert Jütte, *Ärzte, Heiler und Patienten. Medizinischer Alltag in der frühen Neuzeit*, München, Zürich, Artemis und Winckler, 1991, p. 17-32.

[3] À Augsbourg, par exemple, la dynastie des médecins Adolph Occo I, II, III règne sur l'ensemble du siècle. Voir Peter G. Bietenholz, B. Thomas Deutscher (dir.), *Contemporaries of Erasmus, A Biographical Register of the Renaissance and Reformation*, Toronto, University Press of Toronto, Volume 3, 1985, p. 21.

[4] Paracelsus, (1922-1933*), Sämtliche Werke*, I. Abteilung, München, édition de Karl Sudhoff, Berlin, Otto Wilhelm Barth Verlag, Oldenbourg Verlag, 1922-1933, vol. 1-14. Désormais cités sous la forme : Paracelsus, tome 1-14. Ici Paracelsus, 5, p. 413-422. Pour la préface, *ibid.*, p. 413-414.

[5] La datation de Sudhoff, 1527-1528, est corrigée par Udo Benzenhöfer, qui envisage une période de rédaction possible jusqu'en 1536. Pour une présentation générale du texte, voir Udo Benzenhöfer, « "Haec Ad Perfectum Chirurgicum" : Theophrast Von Hohenheims Forderungen in Bezug auf die Ethik in der Chirurgie. », *Sudhoffs Archiv*, vol. 78, no. 1, 1994, p. 108-110, consulté le 13 juillet 2021, URL : www.jstor.org/stable/20777451

C'est que, peut-être, l'aventurier n'est pas celui qu'on croit. Et la formule ne relève pas davantage d'une simple inconséquence logique que d'une pure provocation dont Paracelse est coutumier. Il exploite simplement deux dimensions de l'aventure et de l'aventurier. La première, qu'il emploie à des fins polémiques, recouvre les catégories d'« épiciers, colporteurs, bateleurs, saltimbanques, forains ou encore ménestrels », telle qu'elle se dit en moyen haut allemand du XIV^e^ au XVI^e^ siècle[6], bien évidemment connotée négativement. Les intellectuels renaissants, et les médecins en particulier, se livrent à un tel colportage. Leur camelote est celle des doctrines héritées de l'Antiquité, portées par le souffle de l'humanisme triomphant. Pour Paracelse, cette médecine est de peu de valeur. Elle est inadaptée aux maux des gens, dans un ici et maintenant qui n'est plus celui d'Hippocrate ou de Galien. Ces doctrines caduques se propagent au travers d'une aventure bien particulière. Les médecins parcourent l'Europe, se forment dans les universités de France, d'Italie entre autres[7], et reviennent, chargés de ce savoir de mauvaise qualité, souiller les terres allemandes. Les étudiants germaniques subissent par leurs études une métamorphose ridicule : « fous allemands » à leur départ, ils sont des « ânes expérimentés »[8] à leur retour. Tel est le propos du *Serogolia*.

Ce ne sont pourtant ni le déplacement, le voyage ou l'aventure qui sont condamnés. Pour Paracelse, le médecin est comme le navigateur :

> Ne vous attachez pas, pour soigner les nouvelles maladies, aux vieilles rengaines [...]. La médecine se dirige dans le monde comme l'est un navire en haute mer, qui n'a pas de point stable mais qui est conduit par un marin selon ce qu'il affronte, non selon le vent qu'il a fait la veille, mais selon le vent du jour.[9]

Il oppose donc à l'aventure humaniste un nomadisme purgé de sa malhonnêteté et de son erreur intellectuelle. L'aventurier se voit sublimé au travers du « parcoureur expérimental de pays », le « *lantfahrer* »[10]. On propose de voir comment se met en place le découplage paracelsien de la notion d'aventurier entre un bon et un mauvais voyageur. Car ce « *wandeln* »[11] recouvre tant le champ du *migrare* que celui du *mutare*[12]. Redéfinir l'aventure revient à une conversion : conversion du voyage et du savoir sous l'égide de la foi chrétienne. Le bon *praticien* est un

---

[6] DWDS – *Digitales Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften, consulté le 14 février 2022, URL : https://www.dwds.de/wb/Abenteuer.

[7] Voir Ian Maclean, *Logic, Signs and Nature in the Renaissance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 14-33.

[8] « [...] machen auß eim deutschen Narren ein Probierten Essel. » THEO, *op. cit.*, *Etliche Fragmenta Chirurgica* [HC,661a] ; Paracelsus, *op. cit.*, 5, p. 473.

[9] Paracelsus, *op. cit.*, 7, p. 148 ; cité et traduit in L. Braun, *Paracelse, nature et philosophie*, Strasbourg, Association des Publications près les Universités de Strasbourg, 1981, p. 157. Je m'appuie sur la traduction de Lucien Braun que je modifie en insistant sur la dimension de mouvement que donne le verbe « richten ». Je donne au mot « arznei » son sens de médecine plutôt que celui de remède.

[10] Voir Paracelsus (Theophrastus von Hohenheim), 1493-1541, *Essential Theoretical Writings*, textes traduits et présentés par Andrew Weeks, Leiden, Boston, Brill, 2008, p. 293.

[11] Voir, par exemple, le *Spittal Buch*, « in die Erfarenheit zu wandeln / », THEO, [HC,310c], consulté le 25 mars 2022, URL : https://www.paracelsus-project.org/

[12] « *Wandeln*, verb. », *Deutsches Wörterbuch* von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm, digitalisierte Fassung im Wörterbuchnetz des Trier Center for Digital Humanities, Version 01/21, consulté le 18 février 2022, URL : https://www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid=W05750.

aventurier voyageur éclairé, pauvre et, en cela, un homologue de l'apôtre, en perpétuel apprentissage à la surface du monde.

LE SEROGOLIA. L'AVENTURE : UNE CATÉGORIE ÉPISTÉMIQUE ET DÉONTOLOGIQUE. ERREUR ET MALHONNÊTETÉ

L'aventurier : polysémie et stratégie argumentative

Si l'on s'en tient aux outils lexicographiques disponibles[13], le terme « aventurier » apparaît peu dans l'œuvre paracelsienne. On le retrouve essentiellement dans le *Serogolia.* Ce texte qui sert ici de référence fait partie d'un groupe de textes fragmentaires qui sont autant d'éléments d'une *Chirurgie* jamais menée à son terme[14]. La préface du *Serogolia* est programmatique[15] :

> Ainsi, il me plaît de nommer mes enfants selon mon gré, c'est-à-dire selon le projet que je veux suivre ci-après. C'est pourquoi j'intitule *Serogololia* [*sic*] mon livre sur l'anatomie des plaies. À savoir : *Sero*, c'est ainsi que l'on nomme un aventurier. *Golia* désigne un géant. Et dans ma langue, en allemand, cela veut dire Goliath contre les aventuriers, qui sont ceux qui se veulent médecins et qui ne sont que des aventuriers. À savoir, il leur manque l'anatomie des plaies. De cela il découle l'expression : Goliath combat contre les mystificateurs et les aventuriers, car les *serones* sont de tels parasites.[16]

Le titre est composé de deux noms, *Sero* et *Golia.* Leur assemblage en un mot-valise est pleinement assumé par l'auteur. Comme Paracelse est le père de son ouvrage, il le nomme comme il le ferait pour son enfant, selon son bon vouloir. Dans ce cas, il s'agit de faire porter au *Sero-golia* une charge sémantique qui sert son argumentation. Le choix de « *Golia* » est évident. Il renvoie au géant vétérotestamentaire Goliath mais il n'est pas associé à David, son pendant obligé. Goliath est extrait de son contexte biblique. L'auteur en garde le seul gigantisme, la force surhumaine. À l'opposé du personnage biblique, il est une figure héroïque. Il est le héraut et le combattant de la vérité. Sorti de son contexte biblique, Goliath est Paracelse : « mais les *Serones* dont je parle, [sont ceux] contre lesquels je joue le rôle de Goliath / [...] »[17].
En se réclamant de la langue allemande dès la préface, du titre inédit qu'il crée de toutes pièces comme un père tout-puissant, Paracelse s'élève contre les mœurs universitaires, médicales et humanistes. Dans ce bouleversement des conventions et de l'usage des mots, il soumet les

---

[13] 20 résultats ont été relevés pour l'entrée « abenteu- », consulté le 8 juillet 2021, THEO, *op. cit.*
[14] Udo Benzenhöfer, *op. cit.*, p. 108 et Paracelsus, *op. cit.*, 5, p. XIX-XX.
[15] *Ibid.*, p. 413-414.
[16] « So ist es mir billich / meine kinder zu nennen nach meim gefallen / das ist / nach dem Fürnemen / so ich nachfolgendt füren will. Auff das heiß ich mein Buch der wunden Anatomey Serologoliam / das ist : Sero heist ein Abenthewer / Golia / das ist / Ein Rieß : vnd ist mein Sprach auff Teutsch / das ist der Golias wider die Abenthewrer : das sind die / so da wollen Artzt sein / vnd nur allein Abenthewrer sind / das ist / Sie manglen der Wunden Anatomey. Auff das ist der Sententz / das Golias streitt mit den Bescheissern vnd Abenthewrern / dann Serones seind solche Lecker. », THEO, *op. cit.*, *Das Buch Serogolia*, [HC,527a] ; Paracelsus, 5, p. 413.
[17] « Aber die bemelten Serones / gegen denen ich jhren Golia mach / [...] », THEO, *op. cit.*, *Das Buch Serogolia*, [HC,527b] ; Paracelsus, 5, p. 413.

« *serones* » grâce à la force de son argumentation. Le mot « *sero* » évoque certes une racine latine, mais sa traduction est peu satisfaisante pour notre propos[18]. Supposer la variante *siro* est plus plausible. On la retrouve dans l'allemand *Sirei*[19]. Dans ce cas, *Siro* désigne à la fois un vermicule (acarien ?[20]) ou un chancre dévorant et purulent. La seconde acception apparaît plus fréquemment. Ce genre de plaies fait partie du quotidien du médecin à ce moment des années 1520. Les « *syrones* » sont mentionnés dans ses textes chirurgicaux[21], précisément durant l'année 1528 lors de l'épidémie de mal français, si l'on s'en tient à la chronologie habituelle du *Serogolia*. Ce mal, couramment assimilé à la syphilis, se répand à travers toute l'Europe à la suite des guerres d'Italie. Dès 1497, l'origine vénérienne semble très rapidement cernée par un médecin vénitien, Benedetto : « Par le contact vénérien, une maladie nouvelle, ou tout au moins inconnue des médecins qui nous ont précédés, le mal français, s'est glissée de l'Occident jusqu'à nous [...][22] » Les signes physiques (« si repoussant est l'aspect de tout le corps »), les douleurs endurées (« si grandes sont les souffrances »[23]) permettent ainsi à un nouveau mal de se différencier de l'enchevêtrement des signes dermatologiques de l'époque : « cette maladie surpasse en horreur la lèpre généralement incurable [...], et la vie est en danger. »[24]

La forme « *sero* » semble unique mais le titre *Serogolia* prend tout son sens à la lumière du *siro*. Il se révèle comme un parfait oxymore et dévoile la stratégie paracelsienne. L'ouvrage devient le lieu où se joue une lutte entre le géant Goliath et ses adversaires misérables, ces minuscules parasites nuisibles. La suite du texte construit une série synonymique, qui de fil en aiguille aboutit à une définition des aventuriers. Les « *serones* » sont des aventuriers, c'est à dire des parasites, des lécheurs[25], des flagorneurs, des fraudeurs, des mystificateurs. On se rappellera tout de même que toutes ces traductions omettent le radical scatologique de « *bescheiszer* ». Car « *bescheiszen* », c'est tromper autant que conchier et, dans ce cas, c'est souiller par l'erreur volontaire, par le mensonge, et répandre l'erreur comme traînée de poudre à travers l'Europe. Si l'on traduit plus précisément l'idée de Paracelse, on peut en déduire que l'aventure est une tromperie baladeuse. Le médecin aventurier bat la campagne et il la conchie partout où il passe.

L'aventurier, cet errant sans Art

Que souillent-ils donc, ces médecins aventuriers ? L'accusation de l'aventure revêt dans un premier temps une dimension épistémique. Paracelse fustige la médecine universitaire qui souille son art en renonçant à tout un pan technique. En méprisant la chirurgie, la médecine n'est qu'un savoir sans contact avec la réalité des corps. Elle s'enferre dans un labyrinthe dont Paracelse rappelle, dans son *Labyrinthus medicorum errantium* de 1537-1538[26], que la traduction

---

[18] Voir « *sero* », consulté le 20 juillet 2021, URL : https://gaffiot.fr/#sero.
[19] Voir « *Sirei*, f. », *Deutsches Wörterbuch* von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm, *op. cit.*, consulté le 19 juillet 2022, URL : https://www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid=S29672.
[20] Henri M. André (2019), « The true identity of Pascal's mite and the diachronic use of ciron », *Acarologia*, vol. 59, n. 2, 2019, p. 261-278, consulté le 7 février 2022, URL : https://doi.org/10.24349/acarologia/20194330.
[21] Voir les 35 occurrences pour l'entrée « *syro-* », THEO, *op. cit.*, consulté le 18 juillet 2021.
[22] Cité dans Claude Quétel, *Le mal de Naples. Histoire de la syphilis*, Paris, Seghers, 1986, p. 11.
[23] *Ibid.*, p. 11.
[24] *Ibid.*, p. 11.
[25] Sens 2. « *Lecker*, m. », *Deutsches Wörterbuch* von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm, *op. cit.*, consulté le 4 août 2021, URL: https://www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid=L03113.
[26] Paracelsus, *op. cit.*, 11, p. 161-221.

allemande est « *irrgang* ». Le verbe *irren*, couvre, à l'instar du verbe français *errer*, les dimensions d'errance et d'erreur. Ce jeu sur la polysémie du terme assimile alors l'erreur médicale à un voyage perverti qui délaisse la « voie droite et simple » paracelsienne : « Sachez donc, chers Seigneurs et bons amis, que les livres qui nous sont, à vous et à moi, parvenus des Anciens ne m'ont pas semblé suffisants. Car ils ne sont pas parfaits, ce sont, au contraire, des ouvrages incertains qui servent plus à la séduction qu'à la droite et simple voie [...] »[27]. Les médecins humanistes sont donc ces errants. Ils partent à l'aventure sur les terres hasardeuses des soins qu'ils pratiquent en aveugles : « Ceux qui errent dans ce cas, [...] sont égarés comme les aveugles, ne connaissant absolument rien. [...] [I]ls vont et cherchent, sans fin [...] et ils cherchent, bien qu'il n'y ait rien et trouvent bien qu'il n'y ait rien, et trouvent ce qui n'est rien »[28].

La lutte de Paracelse en faveur d'une médecine aux yeux grands ouverts se révèle dans le *Serogolia*. Ce combat est certes personnel puisque, comme l'affirme Pagel, si Paracelse était « reconnu comme chirurgien, il ne l'était pas comme médecin, la disjonction médiévale entre la médecine et la chirurgie étant toujours en honneur »[29], celle-ci étant dévalorisée par rapport à celle-là.

De manière plus générale cependant, il estime que la médecine laisse une trop grande part aux arts du langage et ce, au détriment d'une pratique au service du malade souffrant. On préfère se soucier des mots plutôt que des maux. Et si l'on ne connaît de la maladie que son nom[30], la médecine n'est plus alors que « sophisterie »[31]. Elle est « poésie »[32] et « machine à bavardage »[33] inutile. Cette allusion à la médecine « poétique » rappelle que le divorce entre littérature et sciences naturelles n'existe pas au XVI[e] siècle[34]. L'excellence du médecin est à cette époque évaluée à l'aune de sa valeur poétique. Ainsi en 1561, Jules César Scaliger dans son *Poetices libri septem* choisit Philippe Melanchthon comme meilleur poète. Le critère choisi se fonde sur les compétences à « poétiser » un contenu d'ordre naturel. Melanchthon témoigne ainsi d'une capacité admirable à versifier des thèmes astrologiques. Scaliger choisit pour les *poetae recentiores* italiens Girolamo Fracastoro pour son poème didactique *Syphilis*[35]. Paracelse, même s'il n'a pu connaître ce jugement de Scaliger, en prononce la condamnation par anticipation. Son contemporain Érasme[36], qu'il a rencontré et soigné à Bâle, symbolise au mieux

---

[27] « so wissent nun, lieben herren und guten freund, das die bücher <so> an euch und an mich von den alten her gelangt haben, mich gnugsam zu sein nit gedeucht hat. dan sie nit volkomen sonder ein ungewisse geschrift die mer zu verfürung dienet dan zum rechten schlichtigen weg [...] », *ibid.*, p. 163.

[28] « die da irr gehen [...], sind verirret wie die blinden, den gar nichts wissent ist. [...] dise gehent und suchent, haben nimmer kein end [...] und suchent do nichts ist, und finden do nichts ist, und finden das, das nichts ist. », *ibid.*, p. 166.

[29] Walter Pagel, *Paracelse*, Paris, Artaud, 1963, p. 22.

[30] « als so ein kranckheit im Leib ist / So wissen sie allein den Namen / damit ist es auß » THEO, *op. cit.*, *Das Buch Serogolia*, [HC,527b] ; Paracelsus, 5, p. 413.

[31] « jhr Sophisterey », *ibid.* Accusation reprise aussi en Paracelsus, *op. cit.*, 8, p. 41 : « arzt seind ir nicht, sophisten aber ».

[32] « das tuts aber, das euer lernen nichts ist ; ir seid poeten, poetisch arzneient ir », Paracelsus, *op. cit.*, 9, p. 154.

[33] « Schwezwerk », *ibid.*, p. 139.

[34] Voir, par exemple, Albert-Marie Schmidt, *La poésie scientifique en France au XVI[e] siècle*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1970. Pas de petites capitales pour les siècles ?

[35] Jérôme Fracastor, *Syphilis sive morbus gallicus*, édition de Christine Dussin, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2009.

[36] Voir Udo Benzenhöfer, *Paracelsus*, *op. cit.*, p. 47.

les « bavards des grandes écoles »[37] qu'il désavoue. L'accusation du *Serogolia* pourrait le viser. Érasme a rédigé un *Éloge de la médecine*[38], exercice *oratoire* sur le mode de l'*Éloge de la folie*. Il a également traduit le *Quod optimus medicus idem sit et philosophia* de Galien, sans doute à partir de 1525[39]. Il établit dans cet ouvrage un rapport direct entre philosophie et médecine. La chirurgie y est occultée au profit de la pure théorie. On perçoit d'emblée le fossé qui sépare Érasme et Paracelse. Le premier valorise la correction de l'expression, l'amour des langues anciennes. Le second loue la pratique médicale au contact de la matérialité par le truchement de la comparaison avec l'artisan.

Pour Paracelse, cette alternative se résout de manière provocatrice. Tout d'abord, même un médecin à la connaissance limitée est plus expert qu'un médecin humaniste. Car, « [d]ites-moi donc si l'on peut comparer toutes les œuvres de Virgile à un médecin qui ne connaîtrait rien si ce n'est le bouillon blanc ? »[40] De ce fait, le médecin humaniste est pareil, dans son exercice de la médecine, à un menuisier qui ne connaîtrait ni le bois ni ses instruments ![41] La référence au simple artisan est parlante. S'il est ignorant de sa technique, sa sanction est immédiate, flagrante, puisqu'il sera incapable de produire son ouvrage. Pourquoi en irait-il autrement pour la médecine qui ne saurait se passer de la chirurgie ? L'anatomie des plaies[42] est au chirurgien ce que la maîtrise de l'outil et de la matière est au menuisier. À la différence de taille que les parasites de la médecine universitaire peuvent toujours tromper leur monde avec leur « bavardage, doux babil [...] qui est un ministère de la gueule »[43].

L'aventurier, comme agent pathogène et mauvaise graine

Somme toute, l'aventure vaut pour vérole ! Elle se propage telles les grandes épidémies du temps, comme le mal français par exemple, non pas par la luxure des corps mais par la parole agile, séduisante et maligne, qui pervertit les êtres et les esprits. Pour mettre en lumière ce processus, Paracelse use du procédé de la narration. Il raconte l'aventure dévoyée, son cheminement sur le sol européen. Les parasites se déplacent et prolifèrent comme mauvaises graines. Cet emploi de la métaphore végétale, fréquent chez Paracelse[44], recouvre ce qui, pour nous, ressortit au réseau lexical de la contagion épidémique[45]. Il y a une analogie, un écho, entre

---

[37] « schwetzer der hohen schulen », Paracelsus, *op. cit*., 8, p. 272.
[38] Érasme, *Éloge de la médecine* [1509], Bruxelles, Éditions Labor, 1997.
[39] Voir Erika Rummel, *Erasmus as a Translator of the Classics*, University of Toronto Press, 1985, p. 109 et suivantes.
[40] « sagt mir eins, ob alle Vergilii werk sich mit einem arzt mögen vergleichen, der nichts als allein tapsum kennent ? », Paracelsus, *op. cit*., 8, p. 321.
[41] « Dann zu gleicherweiß handlen sie / als einer der da ist ein Zimmerman / vnnd kennet sein Holtz vnd Instrumenta nicht », THEO, *op. cit.*, *Von Vrsprung, Herkommen vnd Anfang der Frantzosen Acht Bücher* [HC,193c] ; Paracelsus, *op. cit*., 7, p. 196.
[42] Sur la notion paracelsienne d'anatomie, voir l'article précis et synthétique de Walter Pagel & Pyarali Rattansi, « Vesalius and Paracelsus », *Medical History,* vol. 8, n°4, 1964, p. 309-328, consulté le 18 février 2022, URL : https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC1033407/pdf/medhist00157-0015.pdf.
[43] « schwezen, süβ reden [...] ist des mauls ampt, helfen aber, nuz sein, erschlieβlich ist des herzens ampt. Im herzen wechst des arzt, aus got get er, des natürlichen liechts ist er, der erfarenheit. », Paracelsus, *op. cit*., 8, p. 321.
[44] Kurt Goldammer, « Pflanze und pflanzliches Wachstum als Symbolkomplex bei Paracelsus », *Salzburger Beiträge zur Paracelsusforschung*, VIII (1969), p. 115-131.
[45] Sur la notion de contagion chez Paracelse, on se limitera à Walter Pagel, *Paracelse*, *op. cit*., p. 123-124.

l'aventure en médecine, les pestilences et autre mal français qui constituent la pathocénose du temps :

> Les premiers [*Synones*] ont crû en pays welche, à Montpellier et à Salerne. Puis à Paris et à Florence et ont porté tellement de fruits et sont parvenus à tromper/conchier les pays allemands et welches. Bien que leurs pères Hippocrate, Avicenne etc. les aient précédés, ils n'ont pas autant fructifié, ils n'ont trompé que leurs pays [...] Puis les graines sont parvenues en Allemagne. Elles y ont levé sous la forme d'un mûrier [ou, si l'on traduit littéralement, le *Maulbeerbaum* est l'arbre à baie de gueule] Car ils ont toujours la gueule ouverte et ce qui en sort, cela conchie la gueule et tout ce que cela touche : telle est leur action. Ils sont pour une part dans les jardins et bon nombre d'entre eux à la campagne. Ceux qui sont dans les jardins sont ceux qui sont assis sur les chaires et sont un peu plus apprivoisés que les médecins de village. Et il faut rajouter qu'ils sont les mûriers sauvages des forêts, ce sont ces médecins sauvages qui voyagent à pied tels les apôtres en allant et venant : lorsqu'ils trompent un pays, ils passent dans un autre et ne reviennent pas sur leurs pas. Ce sont les *Serones*, à savoir les aventuriers.[46]

L'erreur intellectuelle, humaniste, épouse donc l'errance. Et son erreur surpasse même les théories mensongères hippocratique et avicennienne, par sa capacité à franchir les frontières et à acculturer l'espace germanique. Car, l'enseignement payant dispensé à Paris, Rome ou Vérone métamorphose, rappelons-le, le « fou allemand » en un « âne expérimenté »[47] ! La transplantation des médecines héritées des Grecs et des Arabes, véhiculée par les universités, le voyage de la graine nuisible du mûrier symbolisent toute la perversion de l'aventure humaniste. Elle se manifeste par l'évocation de l'« arbre à baie de gueule »/mûrier. Il n'y a pas, une nouvelle fois, de lien étymologique ou botanique entre le « *maulbeerbaum* »[48] qu'évoque Paracelse et la lecture littérale qu'il en propose. Il exploite tout simplement la composition du mot allemand. Paracelse s'autorise à jouer sur le nom du mûrier en signifiant sa vertu d'arbre à rhétorique mensongère. On peut se demander s'il n'y pas ici une sorte de théorie des signatures à l'œuvre[49],

---

[46] « Die Ersten sind in Welschland gewachsen / zu Mompelier / vnd Salern / Darnach zu Pariß vnd Florentz vnd haben sovil frucht geben / vnd sind so wol geraten / das sie alle dörffer in Teutschen vnd Welschlanden beschissen haben. Wiewol jhr vatter Hippocrates Auicenna etc. vor jhnen gesein sind : Sie sind aber so fruchtbar nit gsein / haben allein in jhren Landen beschissen [...] Darnach seind die Samen in Teutschland kommen / vnnd da sie auffgewachsen sind / da war es ein Maulbeerbaum : dan jhnen steht jhr Maul für vnd für offen / vnd was da von jhnen kompt / das bescheist das Maul / vnd was es anrürdt : Also ist jhr handel auch. Vnd sind aber ein theil in Gärten / Etlich auff dem feldt. Die in Gärten / sind die auff den hohen Stülen / sind etwas zamer als die Dörffer artzt / Noch ist eins / das sind die wilden Maulbeerbaum In den wälden / dasselbig sind die wilden Artzt / die hin vnd her Apostiren : wen sie ein Land bescheissen / in ein anders / vnd nit wider hinder sich. daß sind Serones / das ist / Abentheurer / », THEO, *op. cit.*, *Das Buch Serogolia*, [HC,527c] ; Paracelsus, *op. cit.*, 5, p. 414.

[47] Voir note 9.

[48] Voir l'article « *Maulbeere*, n. », *Deutsches Wörterbuch* von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm, *op. cit*., consulté le 29 décembre 2021, URL : https://www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid=M02461.

[49] La théorie des signatures se fonde sur une lecture des signes que Dieu a laissés à la surface du monde. Ils sont, pour les hommes, autant d'indices de la force, la vertu, l'efficacité qui se trouvent au plus profond des êtres. Il en va ainsi des simples, dont l'aspect extérieur pointe vers leur vertu thérapeutique. Sur ce point, voir Michel Foucault, *Les mots et les choses,* Paris, Gallimard, 1966, p. 32-59.

le nom de l'arbre pointant sa vertu nocive. Ses fruits apparaissent comme autant de théories médicales qui valent pour excréments, qui trompent et conchient (« *bescheiszen* »[50]) les contrées parcourues. Le procédé clairement satirique s'inscrit dans la logique du *Serogolia*. En introduisant également une différence entre les aventuriers des villes et les aventuriers des champs, Paracelse souligne le caractère particulièrement dangereux, beaucoup plus « sauvage » des médecins qui parcourent les campagnes. Au moins peut-on se consoler de l'assagissement et de l'établissement des médecins des villes. Ils ne nuiront pas davantage en n'allant pas plus loin. Tel n'est hélas pas le cas des médecins des champs, qui poursuivent leur marche et la diffusion de leur médecine erronée.

L'aventurier, mauvais chrétien sectaire

« Conchier le pays » de la sorte prend alors une dimension théologique. Paracelse emploie le verbe « *apostiren* »[51] pour décrire cette pérégrination nuisible. La connotation méliorative habituelle du verbe signifie un déplacement à pied, à la manière des apôtres. On notera la dimension fondamentale de l'apostolat dans la pensée paracelsienne. D'abord parce qu'il inspire la dimension éthique de sa pensée avec son idéal de pauvreté, d'ascèse à la suite du Christ. Ensuite parce qu'il anime sa réflexion médicale. Apostolat et vocation médicale se trouvent ainsi liés de manière organique[52]. C'est le Christ lui-même qui a confié aux apôtres la mission de guérir les malades, voire de ressusciter les morts. Les Écritures se font l'écho de ces pérégrinations du Christ et de ses apôtres, ainsi que de leurs guérisons souvent miraculeuses. On comprend alors comment ce statut apostolique est dévoyé par la marche aventurière. L'« *apostiren* » se révèle apostolique par antiphrase. L'esprit d'ascèse, le souci de l'autre chrétien ont disparu au profit de la mode intellectuelle du temps et de la gloriole personnelle des médecins soucieux d'asseoir leur statut social.

L'apostolat dévoyé des médecins aventuriers les assimile à ces moines qui pervertissent le sens de leur vocation : « ils portent le nom de médecin et ils se comportent avec ce nom comme un moine le fait avec sa règle. »[53] Le *Serogolia* signifie alors en toute logique la proximité de l'aventurier avec l'hérétique en religion : « et tout cela, avec leur sophisterie, comme s'ils étaient des papistes. »[54] L'aventure se révèle un errement théologique, une mauvaise compréhension du message divin qui entraîne une pratique médicale inadéquate. Cette lecture se voit confirmée en 1529 : « […] C'est pour cette raison qu'ils ne doivent pas être nommés

[50] Paracelsus, *op. cit.*, 5, p. 473.
[51] « die hin vnd her Apostiren : wen sie ein Land bescheissen / », THEO, *op. cit.*, *Das Buch Serogolia*, [HC,527c] ; Paracelsus, *op. cit.*, 5, p. 413
[52] Voir Kurt Goldammer, « Neues zur Lebensgeschichte und Persönlichkeit des Theophrastus Paracelsus », *Paracelsus in neuen Horizonten*. Gesammelte Aufsätze, Wien, Verband der Wissenschaftlichen Gesellschaften Österreichs, Folge 24, 1986, p. 48.
[53] « Nemlich daß sie den Namen eines Artzts gebrauchen / vnd sind gleich mit demselbigen / als ein Münch mit seiner Regeln ein Münch ist. Sie gebrauchen sich des Geschwetzs / vnd der Lügen / vnd faren also dahin / ohn wissen des rechten Grundts so einem jedlichen Artzt zusteht / », THEO, *op. cit.*, *Das Buch Serogolia*, [HC,527a] ; Paracelsus, *op. cit*., 5, p. 413.
[54] « vnd das mit jhr Sophisterey [ist /] als weren das Papisten. », THEO, *op. cit.*, *Das Buch Serogolia*, [HC,527b] ; Paracelsus, *op. cit*, 5, p. 413.

médecins mais hérétiques et aventuriers. »[55] Le terme « hérétique » employé sert à désigner le « *Schwärmer* ». Ce terme, difficilement traduisible, renvoie tout autant au schismatique qu'au fanatique et à « l'homme remuant »[56]. Le rapport entre le bien-parler humaniste, inefficace sinon nuisible en médecine, vient recouvrir l'erreur religieuse : « [...] Votre savoir n'est rien ; vous êtes des poètes, poétiquement vous soignez. [...] Par conséquent, vous êtes des scribes, c'est à dire des hypocrites, et vous appartenez à une secte particulière, comme les pharisiens. »[57]

De fil en aiguille, l'aventure du *Serogolia* prend les traits du péché. *In fine*, elle circonvient à l'éthique chrétienne du médecin. L'aventurier est un « médecin de bourse », soucieux de ses honoraires, davantage qu'il n'est un « médecin animé du souci du malade »[58]. La vertu théologale de charité[59] a déserté le monde de l'aventure qui est désormais une « *peregrina vero arrogantia* »[60]. Paracelse veut conserver l'adjectif « *peregrina* » de l'expression. Il veut cependant en évincer l'« *arrogantia* ».

L'ASSOMPTION DE L'AVENTURE : LE NAVIGATEUR, L'APÔTRE ET L'AMOUREUX

> *« Il va de soi que celui qui veut s'instruire, que celui qui va et qui vient pour connaître de multiples personnes, pour s'instruire de bien des mœurs et des coutumes, qu'un tel homme doit user ses souliers et son chapeau, afin de les voir. [...] un amant parcourt bien un long chemin, pour voir une jolie femme, que ne ferait-on pas pour la beauté d'un art ? »*[61]

La *Quatrième Défense*[62] sonne comme un écho au *Serogolia*. Sous-titrée « À propos de mes voyages », cette quatrième des *Sept Défenses* (1537/1538)[63] justifie le nomadisme de Paracelse auprès de ses adversaires qui le considèrent à leur tour comme un aventurier. Cette auto-apologie se fonde sur le verbe *erfahren* qui donne au voyage paracelsien une dimension didactique. Il s'agit ainsi de « parcourir, traverser, courir le monde »[64], d'« apprendre à connaître un pays », ce qui revient à apprendre à connaître de manière générale, d'« être expérimenté »,

---

[55] « Ist die vrsach / daß sie nicht Artzt sollen geheissen werden / sonder Schwermer vnd Abenthewrer », THEO, *op. cit.*, *Von Vrsprung, Herkommen vnd Anfang der Frantzosen Acht Bücher,* [HC,193c] ; Paracelsus, *op. cit.*, 7, p. 19.

[56] En français dans le texte. Voir « *Schwärmer*, m. », *Deutsches Wörterbuch von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm*, *op. cit.*, URL : https://www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid=S20652.

[57] « [...] das euer lernen nichts ist; ir seid poeten, poetisch arzneient ir. [...] also seint ir schreiber, das ist gleisner und habt ein besondere sect wie die phariseer. », Paracelsus, *op. cit.*, 9, p. 154.

[58] Udo Benzenhöfer, « "Haec Ad Perfectum Chirurgicum" : Theophrast Von Hohenheims Forderungen in Bezug auf die Ethik in der Chirurgie. », *op. cit.*, p. 107–112.

[59] Voir, par exemple, « b*armherzig* », THEO, *op. cit.*, *Spittal Buch,* [HC,312c].

[60] THEO, *op. cit.*, *Letter to Christoph Clauser* (10 Nov. 1527), [HE7, A6r] ; Paracelsus, *op. cit*, 4, p. 69-76.

[61] Paracelsus, *op. cit.*, 11, p. 145, traduction modifiée de B. Gorceix, Paracelse, *Œuvres médicales*, Paris, 1968, p. 17. Nous citerons désormais cet ouvrage sous la forme : Paracelse, *op. cit.*

[62] Paracelsus, *op. cit.*, 11, p. 141-146 ; Paracelse, *op. cit.*, p. 15-18.

[63] Paracelsus, *op. cit.*, 11, p. 123-160 ; Paracelse, *op. cit.*, p. 3-28.

[64] Emploi attesté au IX^e^ siècle. Friedrich Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin, De Gruyter, 2002, p. 253.

c'est-à-dire d'être « *bewandert* ». On voit d'ailleurs que le champ lexical du voyage affleure dans le terme[65]. En un mot, pour être un bon médecin, il faut devenir un « *lantfahrer* »[66], que l'on pourrait traduire par « parcoureur expérimental de pays ».

L'*Antimedicus*, qui constitue la suite du *Serogolia*, fait l'éloge du voyage. Le préfixe *anti* souligne ce que ne doit pas être un médecin aventurier. Il évoque les points essentiellement éthiques qui le caractérisent. Le « *wandern* »[67] y apparaît en parfaite antithèse de l'aventure *syronique*. Le *wanderer* paracelsien est ce « *lantfahrer* »[68] qui ne saurait se limiter à la traduction française de « voyageur »[69]. Souvent perçu de manière négative[70], il est synonyme de vagabond et il est associé à l'aventurier. On rappellera ces mots de Jean Delumeau[71] qui évoquent le lien de l'itinérance à la pauvreté, au brigandage, à « [l']hérésie, [le] libertinage, [la] peste et [la] subversion. »[72] Tous ces éléments sont précisément des chefs d'accusation à l'encontre de Paracelse, notamment lorsqu'il s'est rendu en terre de peste, à Sterzing, en 1534[73].

Initialement chef d'accusation à son encontre, le terme « *lantfahrer* », à connotation péjorative, se voit façonné selon un procédé identique à celui que Paracelse avait employé dans le *Serogolia*. Ce sens est d'ailleurs attesté par le dictionnaire Grimm. Comme chez Sébastian Brant l'auteur de la *Nef des fous*, le « *lantfahrer* » est assimilé à l'explorateur navigateur, comme Colomb ou Vespucci. On voit s'installer une antithèse nette entre les « barreurs de petit temps » d'une nef pleine de fous, les médecins aventuriers d'un côté, et les grands navigateurs, les médecins parcoureurs de pays, de l'autre ! La référence à ce champ lexical dans la *Quatrième défense* contient une charge qui semble directement destinée aux mauvais médecins du *Serogolia* présentés comme des « fous »[74] : « [...] ils s'installent au milieu de leurs livres, et ils ne quittent pas la nef des fous. »[75] Cette folie, finalement, résume au mieux l'aventure séroniennne, fondamentalement perverse. Elle est, tout à la fois, extrêmement mobile – elle prend les traits d'une véritable épidémie et traverse les frontières – et essentiellement sclérosée, enfermée dans les livres et la culture antiques ! Cette perversion signifie, en dernier ressort, le caractère immoral du médecin humaniste. Ce faisant, Paracelse s'inscrit dans une critique du savoir livresque fréquente alors dans l'espace germanique[76]. En proposant une variation sur le proverbe « tant plus savant, tant plus méchant »[77], il montre le dévoiement de la médecine de son temps.

---

[65] Emploi attesté au XV^e^ siècle, *ibid.*
[66] « *lantfahrer* », THEO, *op. cit.*, entrée 5, *Etliche Fragmenta Chirurgica*, [HC,660c]. Consulté le 11 septembre 2021.
[67] Paracelsus, *op. cit.*, 5, p. 425.
[68] Voir Paracelsus (Theophrastus von Hohenheim), 1493-1541, *Essential Theoretical Writings*, textes traduits et présentés par Andrew Weeks, Leiden, Boston, Brill, 2008, p. 293.
[69] Paracelse, *Œuvres médicales*, *op. cit.*, p. 15.
[70] « Landfahren, n. », Deutsches Wörterbuch von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm, *op. cit.*, consulté le 11 juillet 2021, URL : https://www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid=L00938.
[71] Jean Delumeau, *La peur en Occident*, Paris, Fayard, 1978, notamment p. 250-255.
[72] *Ibid.*, p. 254.
[73] Voir Walter Pagel, *Paracelsus*, *op. cit.*, p. 31.
[74] Voir Charles Webster, *op. cit.*, p. 105-107.
[75] Voir, *La Quatrième Défense* intitulée « À propos de mes voyages », Paracelse, *op. cit.*, p. 16.
[76] Voir Carlos Gilly, « Das Sprichwort „die Gelehrten die Verkehrten" oder der Verrat der Intellektuellen im Zeitalter der Glaubensspaltung », dans A. Rotondo (dir.), *Forme e destinazione del messagio religioso*, Firenze, Leo Olschki, 1991, p. 229-375.
[77] Il s'agit de la traduction des *Paradoxa* de Sebastian Franck (1499-1542) donnée par Sébastien Castellion (1555). Citée par C. Gilly, *ibid.*, p. 229.

S'aventurer en maladie ? Le navigateur, l'apôtre, l'amoureux, le mendiant

À l'encontre des *Serones* avides d'honneurs et d'argent, le « *lantfahrer* » parcourt le monde comme un mendiant. L'emploi de ce terme n'a aucune connotation péjorative. Il désigne les classes sociales défavorisées dont Paracelse a toujours eu le souci. Il les a, par exemple, accompagnées dans leurs révoltes, notamment durant la guerre des paysans, en 1524-1525[78]. Son éthique médicale est, par ailleurs, constamment irriguée par une réflexion sociale et politique. Il rappelle souvent aux riches et aux puissants quelles sont leurs obligations en matière de politique sanitaire, de charité à l'égard des démunis malades[79].

Le médecin paracelsien épouse cette pauvreté. D'abord, parce qu'il n'est pas intégré, lui non plus, à la société de son temps. Son refus de la culture humaniste lui ferme les portes de la réussite sociale. De ce fait, tel le mendiant sans attaches, il est toujours dans le « *wandern* » ou le « *wandeln* »[80]. Le réseau sémantique de ce dernier verbe souligne la proximité du voyage avec la conversion. L'aventurier paracelsien marche dans l'humilité. Il est dans une attitude, non pas d'enseignement, comme les aventuriers du *Serogolia*, mais d'élève. Son voyage devient un apprentissage perpétuel[81], dans une écoute implorante, mendiante, de ce que le monde et Dieu veulent bien lui dire. L'aventure revêt dans ce cas les traits du vrai christianisme apostolique (le vrai « *apostiren* ») et non ceux de l'humanisme païen (l'« *apostiren* » pervers du *Serogolia*).

Le garant de ce nomadisme est la figure du Christ, le *Christus Salvator*[82], sauveur des âmes et des corps. Les Évangiles rendent compte des guérisons du Christ. Ce sont des livres de « philosophie naturelle » et le Christ y parle de « maladie et de médecine »[83]. Garde-fou épistémique et déontologique, il illustre au mieux le « *wandeln* », la marche qui propage la vérité et la santé, suscite la conversion des esprits, la conversion de la maladie en santé recouvrée. La notion de sauveur/*salvator* chrétien permet la réinvention de la médecine, ce que l'humaniste enfermé dans son passé antique n'a pas vu. Il faut donc chercher les signes là où Dieu les a laissés : « C'est que la sagesse est un don de Dieu. Là où Dieu la donne, il faut la chercher en ce lieu [...] L'homme possède ce don suprême, qu'il est capable de chercher les dons divins là où ils se trouvent et qu'il est contraint d'aller à leur poursuite. »[84]

L'aventure médicale paracelsienne épouse la surface du monde de la même façon qu'elle lit la Bible : « On parcourt l'Écriture lettre à lettre, la nature pays par pays. Les pays sont autant

---

[78] Sur ce point, voir Jean-Pierre Fussler, *Les idées éthiques, sociales et politiques de Paracelse (1493-1541) et leur fondement*, Strasbourg, Association des Publications près les Universités de Strasbourg, 1986, p 131-183. Pour une présentation générale de la Guerre des Paysans, voir Georges Bischoff, *La Guerre des Paysans*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2010.

[79] On pense notamment au *Livre de l'hôpital*, le *Spital-Buch* de 1529, Paracelsus, *op. cit.,* 7, p. 367-412.

[80] « *Wandeln*, verb. », *Deutsches Wörterbuch von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm*, *op. cit*., consulté le 13 mars 2022, URL : https://www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid=W05750.

[81] Paracelsus, *op. cit.,* 5, p. 425.

[82] Mariacarla Gadebusch Bondio, « Die Fehler und Irrtümer der Ärzte – Paracelsus' Kritik und ihr medizinethisches Potenzial », A. Classen (dir.), *Religion und Gesundheit*, Berlin, Walter de Gruyter, 2011, p. 227.

[83] Paracelsus, *Vorredt vber die vier Euangelisten*, Karl Sudhoff *Versuch einer Kritik der Echtheit der paracelsischen Schriften*, II. Teil, II Hälfte, Berlin, Karl Georg Reimer, 1899, p. 436.

[84] « die ist es, das die weisheit ist ein gab gottes. da er sie hingibt, in demselbigen sol man sie suchen [...] das ist ein groβ erkantnus im menschen, das der mensch so vil verstehet, das er die gaben gottes suchet, da sie ligt, und das wir zwungen sein derselbigen nachzugehen. », Paracelsus, *op. cit*., 11, p. 145 ; Paracelse, *Œuvres médicales, op. cit.*, p. 17-18.

de feuilles : c'est là le code naturel dont il faut tourner les pages. »[85] Le rapport au livre subit pareillement une métamorphose. Tombeau de théories mortes dans le cas de l'humanisme, le livre est réhabilité comme monde vivant. Ses pages en sont les différentes régions qui, toutes différentes les unes des autres, appellent un regard toujours renouvelé. Alors que l'aventurier du *Serogolia*, faisait voile avec le vent de la veille, il ne pouvait aller bien loin, n'était-ce dans l'erreur. Le « *lantfahrer* », au contraire, n'est pas embarqué sur la nef des fous, pleine des maniaques d'une Antiquité datée. Pareil au navigateur découvreur de continents, il suit en même temps que des espaces géographiques, le tracé des épidémies ou des maladies.

Le modèle christique et apostolique convertit l'aventure. Elle fait du mendiant le pair du navigateur qu'il rejoint dans sa connaissance de l'astronomie. La sagesse populaire, bien supérieure aux références humanistes antiques, affirme que le « mendiant suit le soleil »[86]. De ce fait, « il n'entre pas en errance/erreur »[87] de l'aventurier séronien. La mendicité comme modèle social, intellectuel et religieux donne au « *lantfahrer* » sa boussole céleste. Une perpétuelle intranquillité l'amène à soigner les maux qui règnent dans des contrées et des époques à chaque fois particulières. Ce régime des signes et des savoirs prévaut depuis l'avènement du christianisme. Il n'est donc opaque qu'à ceux qui s'avancent aveugles dans le monde, formés aux idées caduques du paganisme.

De la cosmographie à l'anatomie

On peut alors imaginer la dimension aventurière du soin médical, envisager une aventure au pied du lit, une sorte de clinique nomade paracelsienne. Elle est permise par l'analogie entre le macrocosme et le microcosme[88]. C'est par le reflet en soi de l'image du monde que naît le savoir[89] : « L'être humain est enseigné par le grand monde et non par l'être humain. C'est la compréhension de cette correspondance qui fait le médecin complet. De même qu'il connaît le monde, il connaît également l'être humain, c'est une chose et non deux […]. »[90] Paracelse montre une fois de plus l'inanité de la transmission humaine du savoir et le fétichisme du livre qui habite les humanistes. Cette lecture conjointe du grand et du petit monde place le cosmos et l'être humain dans un jeu de miroir. On ne comprend celui-ci qu'en parcourant celui-là et la cosmographie devient la sœur de l'anatomie. En ce sens, le regard du cosmographe est déjà anatomique : « Que la cosmographie soit pour vous une anatomie et que le tropique du cancer et du capricorne, les méridiens […] se trouvent dans votre anatomie. Si vous comprenez vraiment cela, alors vous avez le microcosme entièrement en son être. »[91]

---

[85] « die geschrift wird erforschet durch ire buchstaben, die natur aber durch lant zu lant : als oft ein lant als oft ein blat. also ist codex naturae, also muss man ire bletter umbkeren », Paracelsus, *op. cit.*, 11, p. 145-146 ; Paracelse, *Œuvres médicales, op. cit.*, p. 18.

[86] Paracelsus, *Essential Theoretical Writings*, *op. cit.*, p. 862-863.

[87] « Ein bettler geht nicht in die irre », *ibid.*, n. 4, p. 863.

[88] Sur ce point, voir les belles pages de Bernard Groethuysen, « Paracelse », *Anthropologie philosophique*, Paris, Tel Gallimard, 1980, p. 222-224.

[89] Ernst Cassirer, *Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance*, Paris, Éditions de minuit, 1983, p. 144-145.

[90] « Dann der mensch wird erlernt von der grossen Welt/ vnd nit auß dem menschen. Das ist die Concordantz die den Artzt gantz macht: So er die welt erkennt/ vnnd auß ihr den Menchen auch/ welche gleich Ein ding sindt vnd nit zwey […]. », Paracelsus, *Essential Theoretical Writings*, *op. cit.*, p. 314.

[91] « Lasset euch die cosmographei ein anatomei sein und den tropicum cancri und capricorni, die meridionalisch linien […] in ir anatomei ligen. So ir dieselbigen in grunt verstehent, so habt ir den microcosmum genzlich in seim wesen », Paracelsus, *op. cit.*, 6, p. 340.

Cette anatomie n'a donc rien de commun avec « l'anatomie des cadavres », ou « l'anatomie des Italiens »[92]. Il y a ici sans doute une allusion à Berengario da Carpi, ou à d'autres anatomistes italiens comme Zerbi ou Benedetti, enseignants à Bologne, Padoue, Venise ou Pavie[93]. Pour Paracelse, la vue ne saurait gagner en acuité par le truchement artificiel du bistouri. Car ce qui se révèle à lui n'est que chair et vaisseaux, ce qui est « une moindre anatomie »[94]. Même si cet aspect de l'anatomie – « *et est anatomia vulnerum* »[95] – est mentionné dans l'œuvre paracelsienne, notamment dans le *Serogolia*, il n'est pas exclusif. Pagel, face à la multiplicité de ses acceptions[96], peut remarquer qu'« [e]n d'autres termes, l'anatomie paracelsienne est l'étude du parallélisme entre le grand et le petit monde. »[97] Ces savoirs pratiques constituent les prolégomènes de toute vraie médecine débarrassée de ses défauts aventuriers : « Car il ne suffit pas qu'il y ait une cosmographie et une géographie : il faut que vous possédiez les deux par ce que le monde est double également, le grand et le petit monde [...] certains ont dit alors : là où le philosophe s'arrête, là commence le médecin. »[98]

Dans cet esprit, les *Sept Défenses* rappellent que les maladies voyagent, à l'instar des humains, et que le médecin doit mettre ses pas dans leur sillage[99]. La cosmographie apparaît comme la première des compétences citées et nécessaires au médecin, au même titre que l'astronomie et l'alchimie[100]. On peut alors lire la marche de Paracelse comme la route des maladies propres à son époque et à l'espace géographique : le mal de Saint Guy bien localisé à Strasbourg dans un épisode devenu célèbre[101], le mal français que Paracelse traite en 1527-1528 dans tout le sud-ouest de l'Allemagne[102], la peste à Sterzing[103], etc.

---

[92] Voir Walter Pagel, Pyarali Rattansi, « Vesalius and Paracelsus », *Medical History*, vol. 8, n. 4, 1964, p. 311-312, consulté le 13 août 2021, URL : https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC1033407/pdf/medhistoo157-0015.pdf.

[93] Voir Vivian Nutton, « Medical Humanism, a Problematic Formulation? », *Arts et Savoirs*, 15/2021, mis en ligne le 25 juin 2021, consulté le 22 mai 2022, URL : http://journals.openedition.org/aes/3925.

[94] Paracelsus, *Essential Theoretical Writings*, *op. cit*., p. 372.

[95] Paracelsus, *op. cit.,* 5, p. 412.

[96] Walter Pagel, Pyarali Rattansi, *op. cit*., p. 310-312.

[97] « In other words, Paracelsian anatomy is the study of the parallelism between the greater and the lesser world, the macrocosm and the microcosm. », Walter Pagel, Pyarali Rattansi, *ibid.*, p. 312.

[98] « Dann es ist nicht gnug / das Eine Cosmographia sey / vnnd Geographia : Sondern zwo sollendt jhr sein / zwo seindt auch der Welt / Maior vnnd Minor Mundus [...] Also ist von etlichen wol gesprochen worden / die da sagen : Wa der Philosophus auffhöret / da fahet der Artzt an. Das in der gestalt geschicht / so der Philosophus Maiorem Mundum wol erkennt im Himmel vnnd Erden. », THEO, *op. cit*., *Drey Bücher an die Landtschafft Kärnten : Labyrinthus Medicorum*, [HE2,211].

[99] Paracelse, *Œuvres médicales, op. cit.*, p. 16.

[100] *Ibid.,* p. 16-17.

[101] Lynneth Miller, « Divine Punishment or Disease? Medieval and Early Modern Approaches to the 1518 Strasbourg Dancing Plague », *Dance Research.* Edinburgh University Press. Vol. 35, n°2, hiver 1997, p. 149–164, consulté le 26 mars 2022, URL : https://www.euppublishing.com/doi/10.3366/drs.2017.0199.

[102] Walter Pagel, *Paracelse*, *op. cit.*, p. 28-29.

[103] *Ibid.,* p. 30-31.

Une anatomie du mouvement

Si l'on concentre, en ce cas, son regard sur la maladie elle-même, on se rend compte qu'elle a un lieu dans le corps, un « *stat* »[104], un endroit, « *ort* »[105], ou une région, « r*egio* »[106]. À chaque région, à chaque ville, son mal, donc, et il en va de même pour le corps humain : « l'anatomie donne à chacun sa maladie particulière. »[107] Elle montre au « *lantfahrer* », dans son parcours des terres que l'humain est lui aussi un composé de régions, lieux et endroits où les maladies se déclarent. L'hydropisie, les maladies cardiaques, par exemple, affectent certaines catégories humaines. Cette distribution autorise Paracelse à envisager une sorte de cartographie où les êtres ne sont plus uniquement répartis selon l'ordre politique, de la sujétion à un prince, mais selon l'ordre nosologique : « Comme tous les humains sont comme un corps, il y a en leur sein plusieurs régions »[108], qui sont autant de foyers de différentes pathologies, malgré leur distance de « plusieurs centaines de milles »[109]. Il y a ainsi une *régionalisation* de la maladie qui autorise Paracelse à penser à nouveaux frais la géographie de l'humanité selon l'ordre de la maladie. En employant une analogie minière, Paracelse note que les minéraux ne sont pas tous situés aux mêmes endroits. Il en va de même des maladies. Par leur localisation en gisements, ils s'apparentent aux peuplements humains. De même qu'il y a une humanité répartie en différents lieux, de même y a-t-il un élément « or » dans des mines dispersées à la surface du globe. Et les parties du corps s'en font également les échos. Dans leur petitesse, les éléments chimiques, minéraux, présents à la surface du monde trouvent pareillement leurs échos dans le corps des êtres vivants : « Considérez l'anatomie de la terre, comment en elle se trouvent des mains et des pieds, et regardez ce que sont ses doigts, ou ses membres principaux [...] »[110]. Chaque partie du corps devient le lieu de maux spécifiques, en rapport avec les parties les plus minuscules du monde, de la matière, cachée au regard de l'aveugle humaniste, mais qui se révèle au véritable regard anatomique du chirurgien.

L'anatomiste paracelsien, tel le géographe qui repère les gisements, voit dans les êtres malades déclarés ou potentiels autant de veines d'un même minerai. Le lieu de vie apparaît, dans cette analogie, comme un autre facteur déclencheur de la maladie ou la favorisant. Le médecin doit tenir compte de toutes ces données, repérer leur « confluence »[111]. Cette vision globale du malade et de ses différents lieux, ce sont la cosmographie, la géographie et l'anatomie qui la donnent. On comprend dès lors la nécessité du déplacement perpétuel qui s'impose au médecin paracelsien, à la poursuite des signes, maux, êtres et lieux, laissés à la surface du monde pour leur lecture avisée.

Cette théorie paracelsienne elle-même semble être la manifestation d'une telle confluence. La sollicitation du monde de la minéralogie dans son appareil théorique renvoie à la jeunesse de Paracelse passée aux côtés de son père dans des régions minières[112]. Il a côtoyé par

---

[104] Paracelsus, *op. cit*., 9, p. 567.
[105] Paracelsus, *Essential Theoretical Writings*, *op. cit*., p. 562.
[106] Paracelsus, *op. cit*., 6, p. 340.
[107] « [...] die anatomei gibt eim ieglichen sein besonder krankheit. », *ibid.*, p. 336.
[108] *Ibid.,* p. 341.
[109] *Ibid.,* p. 341.
[110] « besehent anatomiam terrae, wie ordentlich in ir hend und füsz ligen, und betrachten, was finger, was principalia membra oder dergleichen seien. », Paracelsus, *op. cit*., 6, p. 340.
[111] *Ibid.,* p. 339-340.
[112] Walter Pagel, *Paracelse*, *op. cit*., p. 18.

la suite les mineurs, durant les évènements de la guerre des paysans à Salzbourg en 1524-1525. Son souci éthique s'y fait jour, dans son désir d'accompagner les pauvres dans leurs épreuves contre les riches et les puissants. Cette orientation se confirme au travers de l'intérêt pour les pathologies professionnelles des mineurs[113], en 1533, lors de son passage à Hall et Schwaz, au Tyrol. L'humain finalement est une mine que le médecin doit explorer sur les traces physiques de la maladie, à même le corps : « Certains ont cette maladie et rien de plus, ceux-là cette autre et rien de plus, et il en est encore qui ont une maladie différente : qu'ils se trouvent ou non au même endroit, ils ont en eux la même montagne, et tous forment une même montagne qui est une mine. Car une maladie est une mine en toutes les personnes. »[114] Le rapprochement entre les êtres humains et le minéral ne doit pas nous étonner. Ce dernier n'est pas de l'ordre de l'inanimé. Les métaux naissent et croissent d'une vie semblable à celle qui anime l'ensemble de la Création. Ils entretiennent également une relation avec leurs homologues cosmiques que sont les planètes. Et l'on comprend en quoi la cosmographie ajoute à la simple géographie terrestre le regard vers les astres, qu'elle s'ouvre sur le grand monde d'en haut et devient astrologie[115].

Enfin, l'intérêt à vaguer ne serait rien s'il se limitait à inventorier les endroits où les êtres souffrent. Il est un autre apprentissage que Paracelse a fait durant ses années de voyage. Chaque mine est riche de minerais. Ces minerais sont, pour les mineurs, causes de maladies professionnelles[116]. Mais Paracelse relève que chaque minerai contient à la fois son agent pathogène (cause des intoxications) et son remède. Chaque être vivant, du minéral à l'humain, contient sa part de nocivité et de santé. Selon le principe que c'est la dose qui fait le poison[117]. Chaque mal entretient donc un rapport de proximité avec son remède[118] qu'il revient au médecin nomade de débusquer là où il se trouve : dans les régions minières, dans la mine, dans le corps des mineurs. Dans le regard dessillé par Dieu, le médecin se fait alors alchimiste, sépare le bien du mal[119] dans les minéraux, les végétaux et dans le corps humain. Ce faisant, il fait accéder le monde de la maladie à celui de la santé, le monde du mal à celui du bien.

L'œil du médecin ne doit donc pas se perdre dans les livres datés du savoir antique. Il n'y a là qu'aventure qui s'apparente à l'errance et à l'erreur. Le véritable aventurier se laisse guider par Dieu et sa Création naturelle. Son regard doit s'aventurer dans ce miroitement à l'infini, où les lieux géographiques rencontrent les maladies qui leur sont attachées. Le paysage, la région parcourue se reflètent dans le corps et ses lieux souffrants. Le cosmographe et l'anatomiste se rejoignent, au chevet de l'être souffrant, dans une aventure constamment renouvelée, à la recherche des particularités du monde, des êtres, des maux et des remèdes, dans leur diversité toujours renouvelée. Le soin s'accomplit dès lors dans toute sa perfection.

---

[113] *Ibid.*, p. 30-31.
[114] Paracelsus, *op. cit*., 9, p. 239. Traduction modifiée de Walter Pagel, *Paracelse*, *op. cit*., p. 155.
[115] Voir Lucien Braun, *De l'astrologie*, Presses universitaires de Strasbourg, 2002.
[116] *De la maladie des montagnes et d'autres maladies semblables*, Paracelse, *Œuvres*, *op. cit*., p. 141-192.
[117] « alle ding sind Gifft / vnd nichts ohn Gifft / allein die Dosis macht / dz ein ding kein Gifft ist. », THEO, *op. cit*., *Drey Bücher an die Landtschafft Kärnten : Defensiones vnd Verantwortung vber etliche Vnglimpffungen seiner Mißgönner*, [HE2,170].
[118] Paracelse, *Œuvres médicales, op. cit.,* p. 150-151.
[119] Voir Lucien Braun, *Paracelse. De l'alchimie*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

ÉRASME, *Éloge de la médecine* [1509], Bruxelles, Éditions Labor, 1997.

FRACASTOR Jérôme, *Syphilis sive morbus gallicus*, édition de Christine Dussin, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2009.

PARACELSE, *Œuvres médicales*, choisies, traduites et présentées par Bernard Gorceix, Paris, 1968.

PARACELSUS, (1922-1933*), Sämtliche Werke*, I. Abteilung, München, édition de Karl Sudhoff, Berlin, Otto Wilhelm Barth Verlag, Oldenbourg Verlag, 1922-1933, vol. 1-14.

PARACELSUS (Theophrastus von Hohenheim), 1493-1541, *Essential Theoretical Writings*, textes traduits et présentés par Andrew Weeks, Leiden, Boston, Brill, 2008.

SUDHOFF Karl, *Versuch einer Kritik der Echtheit der paracelsischen Schriften*, II. Teil, II. Hälfte, Berlin, Karl Georg Reimer, 1899.

THEO - *the Paracelsus Database*, consulté le 06 février 2022, URL : https://www.paracelsus-project.org/.

Textes critiques

ANDRÉ Henri M., « The true identity of Pascal's mite and the diachronic use of ciron », *Acarologia*, vol. 59, n. 2, 2019, p. 261-278, consulté le 07/02/2022, URL : https://doi.org/10.24349/acarologia/20194330.

BENZENHÖFER Udo, « "Haec Ad Perfectum Chirurgicum" : Theophrast Von Hohenheims Forderungen in Bezug auf die Ethik in der Chirurgie », *Sudhoffs Archiv*, vol. 78, n. 1, 1994, p. 107–112.

BENZENHÖFER Udo, *Paracelsus*, Hamburg, Rowoht Taschenbuch Verlag, 1997.

BIDEAUX Michel, FRAGONARD Marie-Madeleine (dir.), *Les échanges entre les universités européennes à la Renaissance*, Genève, Droz, 2003.

BIETENHOLZ Peter G., DEUTSCHER Thomas B. (dir.), *Contemporaries of Erasmus, A Biographical Register of the Renaissance and Reformation*, Toronto, University Press of Toronto, Volume 3, 1985.

BISCHOFF Georges, *La Guerre des Paysans*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2010.

BRAUN Lucien, « L'idée de *Zeitigung* chez Paracelse », dans L. Couloubaritsis, J.-J. Wunenburger (dir.), *Les figures du temps*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1997, p. 167-174.

BRAUN Lucien, *Paracelse, nature et philosophie*, Strasbourg, Association des Publications près les Universités de Strasbourg, 1981.

BRAUN Lucien, *Paracelse. De l'alchimie*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000.

BRAUN Lucien, *De l'astrologie*, Presses universitaires de Strasbourg, 2002.

CASSIRER Ernst, *Individu et cosmos dans la philosophie de la renaissance*, Paris, éditions de minuit, 1983.

DELUMEAU Jean, *La peur en Occident*, Paris, Fayard, 1978.

DWDS – *Digitales Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften, consulté le 14 février 2022, URL : https://www.dwds.de/d/wb-dwdswb.

FOUCAULT Michel, *Les mots et les choses,* Paris, Gallimard, 1966.

FUSSLER Jean-Pierre, *Les idées éthiques, sociales et politiques de Paracelse (1493-1541) et leur fondement*, Strasbourg, Association des Publications près les Universités de Strasbourg, 1986.

GOLDAMMER Kurt, « Neues zur Lebensgeschichte und Persönlichkeit des Theophrastus Paracelsus », *Paracelsus in neuen Horizonten*. Gesammelte Aufsätze, Wien, Verband der Wissenschaftlichen Gesellschaften Österreichs, Folge 24, 1986, p. 34-57.

GADEBUSCH BONDIO Mariacarla, « Die Fehler und Irrtümer der Ärzte – Paracelsus' Kritik und ihr medizinethisches Potenzial », dans A. Classen (dir.), *Religion und Gesundheit*, Berlin, Walter de Gruyter, 2011, p. 215-230.

GILLY Carlos, « Das Sprichwort „die Gelehrten die Verkehrten" oder der Verrat der Intellektuellen im Zeitalter der Glaubensspaltung », dans A. Rotondo (dir.), *Forme e destinazione del messagio religioso*, Firenze, Leo Olschki, 1991, p. 229-375.

GOLDAMMER Kurt, « Pflanze und pflanzliches Wachstum als Symbolkomplex bei Paracelsus », *Salzburger Beiträge zur Paracelsusforschung*, vol. 8, 1969, p. 115-131.

GRIMM Jakob et Wilhelm, *Deutsches Wörterbuch*, digitalisierte Fassung im Wörterbuchnetz des Trier Center for Digital Humanities, Version 01/21, consulté le 06 février 2022, URL : https://www.woerterbuchnetz.de/DWB.

GROETHUYSEN Bernard, « Paracelse », *Anthropologie philosophique*, Paris, Tel Gallimard, p. 216-223, 1980.

JÜTTE Robert, *Ärzte, Heiler und Patienten. Medizinischer Alltag in der frühen Neuzeit*, München, Zürich, Artemis und Winckler, 1991.

KLUGE Friedrich, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin, De Gruyter, 2002.

MACLEAN Ian, *Logic, Signs and Nature in the Renaissance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002

MILLER Lynneth, « Divine Punishment or Disease? Medieval and Early Modern Approaches to the 1518 Strasbourg Dancing Plague », *Dance Research.* Edinburgh University Press, Vol. 35, n°2, hiver 1997, p. 149–164, consulté le 26 mars 2022, URL : https://www.euppublishing.com/doi/10.3366/drs.2017.0199.

NUTTON Vivian, « Medical Humanism, a Problematic Formulation? », *Arts et Savoirs*, 15/2021, mis en ligne le 25 juin 2021, consulté le 22 mai 2022, URL : http://journals.openedition.org/aes/3925.

PAGEL Walter, *Paracelse*, Paris, Artaud, 1963.

PAGEL Walter, RATTANSI Pyarali, « Vesalius and Paracelsus », *Medical History*, vol. 8, n. 4, 1964, p. 309-328, consulté le 13 août 2021, URL : https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC1033407/pdf/medhist00157-0015.pdf.

PÖRKSEN Gunhild, « Paracelsus und der Augenschein – Notizen zum ärztlichen Blick », Heinz Schott, Ilana Zinguer (dir.), *Paracelsus und seine internationale Rezeption in der frühen Neuzeit*. Beiträge zur Geschichte des Paracelsus, Leiden, Boston, Köln, Brill, 1998, p. 1-12.

QUÉTEL Claude, *Le mal de Naples. Histoire de la syphilis*, Paris, Seghers, 1986.

RUMMEL Erika, *Erasmus as a Translator of the Classics*, University of Toronto Press, 1985.

SCHMIDT Albert-Marie, *La poésie scientifique en France au XVI^e^ siècle*, Lausanne, Éditions Rencontre, 1970.

WEBSTER Charles, *Paracelsus: Medicine, Magic and Mission at the End of Time*, New Haven and London, Yale University Press, 2008.